

Christopher JONES

Comment

j'ai *tué*

l'homme

BLANC

roman

Christopher Jones

Comment j'ai tué
l'homme blanc

© Christopher Jones, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4410-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Maelle, qui trouve toujours une petite chose à aimer au milieu du cloaque

Soyons clair : si la moindre ressemblance avec des personnes réelles surgissait dans l'esprit du lecteur, ce serait le pur fruit de son imagination.

Quarré-les-Tombes, juin 2039

Chère Éwel, cher Agénor, vous connaissez déjà tout de cette histoire. C'est la vôtre et c'est celle de vos parents. C'est aussi celle de votre grand-mère et la mienne. Et même ce que vous n'avez pas vécu vous-mêmes, combien de fois vous l'ai-je raconté ?

Mais ce n'est pas seulement le récit des événements que je veux faire ici. C'est aussi le monde auquel vous avez échappé que je veux remémorer. Car, quand Jeanne et moi aurons disparu, que vous restera-t-il de la folie du monde dans lequel nous vivions, vous qui n'étiez pas nés lorsqu'il a brutalement disparu ? Si personne ne se souvient, qu'est-ce qui empêchera, dans cent ans ou deux cents ans, que tout recommence comme avant ?

Nous ignorons tout de ce qui se passe ailleurs et de ce qui s'écrit. Quelques bribes seulement nous sont parvenues du monde extérieur pendant ces vingt ans. C'est pour vous et pour ceux après vous que je veux témoigner. Témoigner de ce que nous avons vu et de ce que nous avons vécu. Avant, pendant, après la chute. Raconter la vie de tous ceux que vous connaissez ici autour de nous dans ce refuge : Yael, Joris, Ibrahim, Azgar, Rebecca... Il y a ceux, aussi, que nous n'avons jamais réussi à retrouver et dont je veux rappeler les noms ; il y a ceux qui sont morts.

Je ne veux pas m'épuiser en précautions oratoires. Je préfère commencer mon récit dès maintenant. Mais vous me connaissez tous les deux : mon esprit digressif me rattrapera vite. Je vais seulement essayer de ne pas trop romancer les choses – je ne promets rien.

Je ne sais pas tellement par quel bout prendre les choses. Je vais commencer par le plus simple : ces quelques heures qui ont vu la disparition du monde qui était le nôtre – l'évanouissement complet de notre univers.

Vous le connaissez un peu, ce monde. Nous en avons souvent parlé. Les livres que vous avez lus ont presque tous été écrits avant la chute. Vous avez même vu quelques films. Mais je ne résiste pas à donner ma version des faits. En même

temps que le récit de nos aventures, c'est, avec vingt ans de recul, un portrait du monde qui nous a vu naître, votre grand-mère et moi ainsi que vos parents, que je veux faire.

Nous n'étions préparés à rien de ce qui advint.

C'est dans les derniers jours du mois de juin 2019, le vendredi 28 précisément, que le réseau électrique s'effondra – et, contre toute attente, qu'il ne se rétablit jamais. Cela fait vingt ans, qui m'en paraissent cinquante – qui me paraissent une vie entière.

Et à partir de maintenant, je vais m'empêcher d'avoir ce ton de tragédie dans la voix. J'aurais voulu faire un livre grave, mais il n'y a aucune utilité à cela. Certains épisodes me rendent tristes par avance, mais qui peut se plaindre de la vie que nous avons aujourd'hui ? Qui peut regretter le monde « occidental » ?

Oui, raconter cela déjà : la décision de fuir Paris et la façon dont nous sommes arrivés ici. Après, nous verrons si j'ai le courage de poursuivre.

Le plus simple est que je m'en tienne aux notes que je glanais déjà depuis quelques mois avant le *shut down* et que j'ai continué de consigner en arrivant à Quarré.

Première partie
LA CHUTE

Juin 2019

Ton père, Éwel, venait de fêter son treizième anniversaire ; ta mère, Agénor, allait avoir onze ans en août. (À quelques mois près votre âge à vous si je compte bien.) Votre grand-mère Jeanne avait eu quarante et un ans en janvier, et moi, la veille de l'anniversaire d'Ulysse – à trois heures près ce satané gosse aurait pu naître le même jour que moi ! –, j'avais eu quarante-cinq ans.

Si je peux ajouter quelques sentiments personnels aux faits – et tant pis pour le « roman », et tant pis pour le « je », ils étaient tous deux inévitables, peut-être déjà annoncés par le titre donné à ce texte (même si dans ce titre, il s'agit d'un « je » pluriel, un « je » familial, un « je » qui n'est rien d'autre qu'un « nous » en vérité, un « nous » seulement obligé de se cacher pour la bonne raison que « Comment *nous* avons tué l'homme blanc » ou « Comment *on* a tué l'homme blanc » ne sonnait pas bien du tout) –, je pourrais dire que j'avais toujours vingt-cinq ans dans ma tête. Mes petites élèves de terminale, après vingt ans d'enseignement, tombaient encore assez souvent amoureuses de moi – même si ce béguin, j'en ai bien conscience, tenait plus du cliché auto-réalisateur, du transfert œdipien, ou tout simplement du prestige de l'estrade sur laquelle je me tenais, que réellement de ma personnalité. J'étais assez en forme : yogi depuis sept ou huit ans, des débuts prometteurs en marathon l'année précédente ; converti au jeûne depuis peu. Mais je sentais bien que j'avais franchi le faîte de mon existence et que la deuxième moitié de ma vie ne serait ni forcément la plus drôle, ni forcément la meilleure. En réalité, à quarante-cinq, j'avais l'impression d'être déjà passé à côté de ma vie. De n'avoir rien fait d'utile. L'impression que, pour les quarante-cinq années suivantes, il n'y avait plus qu'une chose à faire : me laisser tranquillement glisser sur le versant nord de ma triste vie. Pour ça, dans un sens, je me trompais.

En attendant les vacances, c'était la Coupe du monde de foot féminin, qui se passait en France. Le soir, Ulysse, Jeanne et moi, désœuvrés, nous regardions ces matchs que je comparais à de la CFA2 (la cinquième division dans la hiérarchie nationale), ce qui faisait hurler votre grand-mère qui me traitait de sexiste :

« C'est quoi l'exemple que tu donnes à ton fils, là ? C'est quoi l'idée, franchement !

– Honnêtement, d'un point de vue technique, c'est vraiment très faible... Et puis qu'est-ce que c'est lent !

– Ah oui ? Et depuis quand tu y connais quoi que ce soit au foot ? Tu ne sais même pas faire la différence entre un avant-centre et un milieu récupérateur !

– Arrête de me gonfler ! Je ne vous empêche pas d'avoir votre Coupe du monde et de passer à la télé, mais en regardant ça, tu comprends quand même pourquoi vous êtes moins bien payées ! »

(En termes d'éducation, j'ai toujours pensé qu'il fallait mieux privilégier le contre-exemple au « bon exemple ». Mais passons.)

Ulysse, ça le faisait marrer qu'on s'engueule avec Jeanne – quant à ta mère, Agénor, elle ne s'intéressait pas au foot et devait probablement lire dans sa chambre.

Tout à l'heure – si j'y pense –, je ferai des conjectures sur ce fait proprement extraordinaire, ce fameux soir du vendredi 28 juin 2019, de la disparition définitive de l'électricité (oh, pas tout à fait « définitive » : elle se rétablit un quart d'heure le samedi soir avant de s'éteindre une fois pour toutes) ; disparition qui nous coupa du monde et de toutes nos habitudes – de toute notre vie d'avant, dans ses détails comme dans ses fondements. Mais pour l'instant, je vais seulement essayer de me souvenir des faits. (Je les ressasse depuis vingt ans, ça ne sera pas trop difficile de me les remémorer. En plus de mes carnets, quelques journaux, sur lesquels je mis la main en arrivant à Quarré et que je garde encore, me permettent de m'assurer des dates principales.)

Il faut revenir quelques jours auparavant. Il y eut les faits nationaux et il y eut les faits internationaux. (Au milieu, il y eut nous.)

Allons-y.

Le 13 juin, deux tankers, un japonais et un norvégien, furent attaqués à la torpille ou à la mine flottante en mer d'Oman. Tout le monde accusait l'Iran, mais c'était grotesque. C'est par le détroit d'Ormuz et la mer d'Oman que transitait presque un tiers du pétrole mondial. La conséquence la plus immédiate de cette attaque allait être la remontée brutale des cours du brut. Qui en profiterait ? Pas l'Iran, puisque les États-Unis les maintenaient sous embargo. Essentiellement les monarchies pétrolières, et surtout les États-Unis eux-mêmes qui étaient redevenus les plus gros producteurs mondiaux d'hydrocarbures depuis quelques années. Il fallait que les prix grimpent pour que les lourds